



ARTHUR PIE GORMAN.

Ce fameux politicien du Maryland, qui son retour en perspective au Sénat des Etats-Unis fait un candidat possible des démocrates à l'élection présidentielle, est un des plus adroits leaders de parti en Amérique, et c'est à ce talent qu'il doit le remarquable succès d'avoir obtenu une majorité dans le caucus de la législature de Maryland.

TEMPERATURE Du 18 février 1902.

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (40, 44, 58, 56).

LA Marine Marchande Américaine.

Le point de vue du développement des industries diverses, minières, métallurgiques, agricoles, forestières et manufacturières, qui font la richesse d'un peuple dans les temps modernes, l'Union américaine tient aujourd'hui le premier rang; c'est là un fait incontestable. Ses produits de toutes sortes dépassent ceux des autres pays, non seulement par la quantité, mais aussi par la qualité et le bon marché.

développement de notre marine. Or, Thos Jefferson était de son temps un des chefs de la démocratie américaine.

Notre Bureau de Santé.

Qui donc réussira à nous délivrer du politicienisme qui s'insinue partout pour tout accaparer, et touche à tout pour tout aduler. S'il y a jamais en une question d'où il s'agit d'être entièrement et impitoyablement exclus, c'est bien celle de la salubrité publique d'où dépend la prospérité, l'avenir même au pays, sans laquelle il périrait lui-même de misère. C'est à elle cependant qu'il s'attaque tout spécialement, en ce moment.

Les pouvoirs du Bureau de Santé actuel vont bientôt expirer et le conseil de ville est appelé à lui nommer un successeur. Il y a là à distribuer quelques places d'un rapport assez médiocre, mais très honorables et très importantes. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en mouvement tout le monde des politiques qui ne vivent que de la chasse aux places et n'ont d'autre rêve que d'emarger au budget.

Leur idéal, c'est la rotation des emplois, quels que soient d'ailleurs la capacité des aspirants, quels qu'aient été les services qu'ils ont rendu ou non dans le passé.

C'est contre cette prétention odieuse que proteste en ce moment l'opinion publique. Les habitants de la Nouvelle-Orléans ont observé toute la conduite, tous les actes du Bureau de Santé actuel. Ils l'ont vu à l'œuvre, et ils savent que jamais notre ville n'a été aussi salubre qu'elle l'est depuis deux ou trois ans. Les étrangers qui viennent de nous visiter, et avaient de nous sous ce rapport une assez triste idée, en sont restés émerveillés eux-mêmes. Ils n'en croyaient ni leurs yeux, ni leurs oreilles. Ils ne se sont rendus qu'à l'évidence, quand on leur a prouvé, chiffre en main, que la mortalité était moindre chez nous que dans les villes qu'ils croyaient supérieures à la nôtre à ce point de vue et qu'à ce titre ils se vantaient d'habiter.

Et c'est dans de pareilles conditions que l'on voudrait tout changer parmi nous et livrer la santé publique de notre grande communauté à la merci d'hommes nouveaux, sinon inconnus et qui n'ont pas fait brillamment leurs preuves comme les chefs actuels de notre Bureau de Santé!

Nous ne voulons ni ne pouvons le croire. Opérer un brusque changement dans la situation actuelle, serait favoriser parmi les étrangers des doutes assez légitimes sur notre salubrité à venir. Nous avons conquis légitimement une renommée sur laquelle nous ne comptons pas; cette renommée nous la devons tout entière aux hommes qui ont jusqu'ici dirigé notre Bureau de Santé; ne laissons pas périr ce qui nous a permis de nous en laisser sur le glissement furtif du politicienisme dans notre gouvernement sanitaire. Notre Bureau a lutté héroïquement contre le mal qui nous dévorait, et il a réussi à le dompter. Laissons-lui les honneurs de sa victoire et permettons-lui d'achever glorieusement l'œuvre du salut qu'il a si brillamment commencée: "Il a été à la peine; qu'il soit à l'honneur," comme s'étendait de Jeanne d'Arc.

LE FELD-MARECHAL

Sir Neville-Bowler Chamberlain.

Sir Neville-Bowler Chamberlain, le feld-marechal anglais dont nous annonçons la mort, était né à Rio de Janeiro, où son père était consul général, le 18 janvier 1820. Il entra dans l'armée en 1836, fit deux ans plus tard la campagne de l'Afghanistan et prit part au siège de Caboul. En 1842 il fut attaché à la garde du gouverneur général de l'Inde, devint, en 1848, aide de camp du vice-roi, comte Dalhousie, et l'année suivante, commanda un régiment de cavalerie irrégulière dans la guerre du Pendjab.

Colonel en 1857, il fit la campagne contre les Cipayes, comme aide de camp du commandant en chef de l'armée, fut grièvement blessé au siège de Delhi, où les rebelles s'étaient réfugiés et les poursuivit dans le Né-paul, jusqu'à chez les tribus des montagnes. Nommé général-lieutenant en 1872 et commandant en chef de l'armée de Madras en 1875, M. Chamberlain fut chargé, en juillet 1878, d'une mission auprès de l'Emir Shere-Ali à Caboul, pour combattre l'influence toujours croissante des Russes. Mais arrivé au passage du Khabbar, il fut obligé de revenir sur ses pas, l'Angleterre ayant déjà déclaré la guerre à l'Emir de l'Afghanistan. Il avait pris sa retraite en 1886.

Une Académie Allemande.

A l'inauguration de la "Sieges-Allee", l'empereur Guillaume II s'est réjoui, en matière d'art franchement académique. Il ne s'est pas moins en littérature. La "Revue hebdomadaire" assure même que son plus cher désir serait pour le moment de fonder une Académie allemande toute pareille à l'Académie française. Lors de son dernier voyage à Paris, M. Mommsen aurait été chargé par lui d'interroger longuement M. Gaston Buisson, et de cet entretien avec le secrétaire perpétuel de l'Académie, l'illustre savant aurait rapporté à son maître les renseignements les plus circonstanciés sur l'esprit, les traditions, la vie de cette institution. De même que Guillaume II proclamait, devant les statues de la "Sieges-Allee", la supériorité de l'art allemand, il estime qu'il y a dans son pays assez de grands écrivains pour former dès maintenant une Académie plus brillante que ne le fut, à ses débuts, celle de Richelieu. Malheureusement, son projet rencontre plusieurs difficultés. D'abord, c'est à Berlin que l'empereur voudrait former son Académie et la plupart des écrivains qu'il a déjà choisis n'habitent pas Berlin. Ce serait une Académie aux séances de laquelle il ne viendrait personne! Et si on l'établit hors de la capitale, à Gotha, par exemple, n'est-elle pas vouée d'avance à une vie sans éclat? Autre embarras plus grave. Il existe déjà, en Allemagne, des Compagnies académiques; elles sont libres en principe; mais l'Etat à la haute main sur toutes les élections. La grande Académie allemande sera-t-elle soumise à ce même régime? L'empereur le voudrait et alléguerait trefors Louis XIV et Louis XV.

ne se firent pas faute d'opposer leur veto à d'illustres candidats.

Mais les temps sont changés; personne d'admettrait plus en France l'intervention du chef de l'Etat; il n'est pas sûr qu'elle soit mieux acceptée en Allemagne, et, en tout cas, s'il en était ainsi, l'Académie allemande n'aurait pas, aux yeux du public, le prestige ou l'autorité de la libre Académie française. Qui sait d'ailleurs si les grands écrivains consentiraient à subir cette atteinte à leur indépendance? "On nous estime assez, disaient ils, pour nous réunir en un Sénat des Lettres; qu'on nous laisse donc la liberté de nos choix." Guillaume II a trop de jugement pour n'être point frappé de toutes ces objections. Il les examine, il les pèse; il compte et s'appuie les chances. Il arrive, dit-on, à cette conclusion triviale que, en raison des tendances actuelles de la littérature, l'Académie allemande, si elle est libre, sera dans très peu de temps entièrement remplie de socialistes. Et l'empereur hésite à s'en faire le Richelieu.

La Traversée de la Manche en cerf-volant.

Ceci n'est pas, comme on pourrait le croire, une plaisanterie. M. S. F. Cody, de Wyse-County, a conçu l'audacieux dessein de faire la traversée d'Angleterre en France dans une nacelle soutenue par un système de cerf-volants conjugués dont il est l'inventeur. Il prétend même que son appareil sera assez puissant, avec un vent de 12 à 14 mètres par seconde, pour remorquer un bateau, et se propose d'en faire l'essai dans le courant de cette année, sur la Manche. Son système a paru assez sérieux pour que le War Office, auquel s'était adressé M. Cody, déléguât le major Trollope, chef du service aérostatique militaire, à l'effet de suivre les expériences de l'inventeur au camp d'Alder-shot. Elles se poursuivront actuellement depuis quelques jours, et ont permis de constater qu'au moyen de trois cerf-volants attachés à un fil métallique de 800 mètres, M. Cody pouvait se maintenir en l'air et y manœuvrer en tous sens dans un rayon de 400 mètres environ.

Crayon.

L'entrevue de Berlin, crayonnée par Henriot: Guillaume II, le geste affable.—Vous êtes le premier artiste du monde. Coquelin, incliné, geste de protestation modeste.—Après vous! Guillaume II.—Le premier comédien du monde, Monsieur Coquelin. Coquelin, même pose (vous l'avez deviné!)—Après vous, sire, toujours après vous!

Séance de cabinet à Washington.

Washington, 18 février.—La séance de cabinet tenue aujourd'hui a été consacrée à une discussion générale de nombreuses questions, la plupart d'administration et de détail n'offrant aucun intérêt public.

La neige à New York.

New York, 18 février.—La chute de neige qui avait commencé il y a peu après minuit hier, a cessé hier soir, et les rues ayant été assez bien déblayées ce matin il y a eu peu de retard dans le trafic.

SANATORIUM DETRUIT PAR LES FLAMMES.

Battle Creek, Mich., 18 février.—Le sanatorium Kellogg ou des Seventh Day Adventists qui était situé sur une colline au point le plus élevé de la ville a été détruit par le feu ce matin. Les pertes sur la propriété sont évaluées de \$300,000 à \$400,000. Autant qu'on peut le savoir il n'y a pas eu de pertes d'existence parmi les quatre cents habitants du sanatorium, bien qu'il soit rapporté qu'une ou deux personnes manquent. Il est possible que leurs corps soient dans les débris, mais il est encore plus probable qu'ils soient dans une des maisons ou un des hôtels qui ont recueilli les patients. Mme H. C. Daniels, d'Ellerboro, Ark., est la seule personne qui ait été sérieusement blessée. Elle a sauté ou est tombée du troisième étage et s'est cassé la jambe. Le feu a pris dans la chambre à bois du sanatorium, probablement près du fourneau. On a sonné l'alarme mais la première compagnie de pompiers n'a pas pu lutter contre les flammes qui s'élevaient des étages inférieurs au toit comme des fusées. Lorsque l'alarme générale a été donnée, le feu était déjà impossible à contrôler. La pression de l'eau était faible, ce qui ajoutait aux difficultés rencontrées par les pompiers, le sanatorium étant sur une colline. Au bout de deux heures la bâtisse était un monceau de ruines et l'hôpital pour ainsi dire complètement détruit. Il est presque miraculeux que les quatre cents personnes endormies aient pu se sauver. Des gardiens se sont élançés dans les corridors pour les réveiller tous lorsque le feu a été découvert. La plupart n'ayant pas le temps de s'habiller ont dû s'échapper dans leur costume de nuit. Les corridors étant pleins de fumée la moitié des patients ont eu à descendre par les échelles de sauvetage. Mme H. C. Daniels qui a été blessée était au cinquième étage. Réveillée par les cris d'alarme elle s'est rendue à l'échelle de sauvetage et, arrivée au troisième étage, elle s'arrêta et tomba. Elle repose tranquillement et n'est pas en danger. Les pompiers Henry Lucas et Arthur Robinson et le chef assistant Webb ont été légèrement blessés en tombant d'une échelle. Les directeurs du sanatorium sont certains qu'il n'y a pas eu de vies perdues, toutes les chambres ayant été visitées trois fois par l'incendiaire avant que la bâtisse ne fût abandonnée. On va procéder immédiatement à la reconstruction du bâtiment.

Le procès de la Banque de Liverpool.

Londres, 18 février.—Lorsque les dépositions contre les défendants dans le procès des fraudes de Liverpool ont été recommencées aujourd'hui, Thomas P. Gaudin, le teneur de livres de la banque, a paru devant le banc des accusés comme témoin de la couronne. Il a raconté en substance son histoire déjà connue et a dit que James Mance s'était présenté à lui comme un Américain connu des jockeys américains et par conséquent à même de "signaler" les gagnants. La présentation a été suivie de paris par lesquels Marks et compagnie ont gagné \$30 pendant la première semaine. Gaudin a expliqué que la crainte du scandale l'avait rendu une victime facile des artifices de Mance.

Etat de J. J. Jeffries.

New York, 17 février.—James J. Jeffries, qui est attendu d'un fort refroidissement à un hôtel de cette ville, était mieux ce matin.

THEATRES. THEATRE TULANE.

Miss Manning. Le succès de "Janico Meredith", ou plutôt de Miss Manning dans ce drame, ne fait que grandir à chaque représentation. La pièce est non seulement bien faite et remarquable de scènes émouvantes, mais elle réveille le patriotisme dans les âmes et provoque à chaque instant des explosions de braves enthousiastes. Elle a surtout le précieux avantage de trouver une interprète merveilleuse dans Miss Manning qui s'est véritablement incarnée dans le rôle de Janico. En la voyant, en l'entendant, en oubliant ce qu'elle est au théâtre, on se tranche le cou au théâtre, on se tranche le cou au théâtre, on se tranche le cou au théâtre. C'est le plus beau triomphe d'un artiste. Elle est d'ailleurs très habilement secondée par une troupe excellente à la tête de laquelle brille M. Rob. Drouet.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait foule, hier, à la matinée du Crescent, pour entendre et applaudir les "Four Cobans" dans la drôle comédie qu'ils jouent depuis dimanche. Il y aura matinée jeudi et samedi.

THEATRE AUDUBON.

Nous avons déjà dit que "The Land of Living" avait attiré, dès la première représentation, une foule énorme. Le même succès se poursuit grâce aux talents qu'y déploient les artistes de la troupe Aubrey, notamment M. Snow et Miss Dalgligh.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville vient de se tailler un brillant succès dans la célèbre pièce de Dion Boucicault: "The Streets of New York". Les acteurs encouragés par la foule des spectateurs s'y montrent pleins de verve et d'entrain. Il y aura matinée vendredi prochain.

ST. CHARLES ORPHEUM.

C'est décidément un théâtre chanteur que l'Orpheum. La salle ne désemplit jamais. C'est plaisir d'assister aux succès de différents artistes qui s'y font voir ou entendre. Dialogues, chants, danses, exercices athlétiques et acrobatiques s'y font également applaudir. On y admire beaucoup les chiens savants de Ritter et ce n'est pas la seule attraction de ces représentations. Citons surtout le "Bridgroom Revere" de Miss Delmore. "The Beaux and Belles Octette" a été fort applaudi dès le premier soir. Voilà une semaine de succès assurés à l'Orpheum.

La Fanfare Italienne.

Encore un succès à ajouter à l'actif de cette fanfare qui, depuis huit jours, fait les délices de nos dilettanti. Hier soir, c'est de la musique italienne qu'elle a exécutée au grand ravissement du public qui l'était allé entendre.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Une femme, accusée d'avoir empoisonné son mari, comparait en cour d'assises. L'heureux mari, soigné à temps, est complètement guéri. Le Président.—Accusée, qu'avez-vous à dire pour votre défense? La douce épouse.—Je demande l'autopsie!

Buvez la "Sparkling Abita Water".

\$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE

un coin de rideau seulement sur la vie de Raymond, sur cette vie de mystère et d'infamie.

Elle n'avait révéilé à la jeune fille cruellement étonnée que les fautes contre l'affection maternelle, non les crimes, contre l'honneur, les rébellions contre la société et la loi.

De cette façon, Raymond ne serait qu'un mauvais fils aux yeux de Marjolaine, qui le connaissait mauvais père.

Il ne serait pas, du moins, le bandit condamné à mort, universellement flétri sous son anonymat.

Grâce à cette délicatesse bien digne de son âme d'élite, Mme d'Aublincourt semait dans le cœur de la jeune fille la pitié, non le mépris.

Raymond ne serait point poursuivi par la sévérité de son enfant.

Dans la tombe, il ne rencontrerait que sa compassion.

Dans la tombe!..... Oui, car la comtesse portait le deuil de son fils.....

Elle le croyait mort, enseveli sous la honte ignominieuse qu'il avait pas, du moins, irrémédiablement aggravée l'échafaud.

Quand la mère du comte eut fini de parler, Marjolaine était vivement émue.

Des larmes brillaient à ses yeux; des larmes de douleur et de miséricorde.

Elle demanda, d'une voix tremblante:

—Alors, papa est mort, grand-mère?.....

—Hélas! mon enfant... murmura Mme d'Aublincourt, frémissant au souvenir de la condamnation capitale et de la fin tragique dont elle avait failli mourir elle-même.....

Et elle redit tout bas: —Misérables!... le suicide.... Le poison libérateur du coupéret!.....

Marjolaine, maintenant, pleurait abondamment, la tête dans ses mains.

La noble jeune fille oubliait le mal que lui avait fait son père.

Elle oubliait ses duretés criminelles, hypocrites ou brutales.

Dans son âme bouleversée, elle ne trouvait qu'une force: celle d'abandonner par le pardon, par la prière.....

Elle tomba à genoux, aux pieds de Mme d'Aublincourt qui la bégaya d'un geste magnanime.....

Ce fut là une crise dans la nouvelle vie de Marjolaine.

Mais elle la surmonta, grâce au stoïcisme de sa bonté même, grâce aussi à la tendresse tutélaire de la comtesse.

Celle-ci semblait revivre sous les chauds rayons de l'aube qui venait d'éclairer la vieille demeure, jadis si morne, si déserte, aujourd'hui animée par la seule magie de la jeunesse.

A ce contact, la donzière

semblait rajeunir elle-même. Son visage avait quitté son expression de perpétuelle souffrance, de tristesse anxieuse.

La mélancolie longtemps incurable de son âme se guérissait.

Elle retrouvait du plaisir à vivre. Et elle remerciait Dieu de lui avoir donné, pour ses derniers jours, une consolation aussi efficace, une joie aussi douce.

Depuis longtemps, elle se efforçait un château, entre les dunes de la côte, l'isolément du présent et les grises perspectives de l'avenir.

Déjà, sa vie avait une occupation, un but.... une gaieté:

Marjolaine!

Tous les jours, maintenant, elle sortait avec elle pour se promener, soit à pied, soit en voiture.

Et c'étaient, entre l'aïeule et la petite fille, de longues et interminables causeries, où l'une mettait la note joyeuse de son printemps qui égayaient la comtesse, où l'autre donnait la note grave et expérimentale qui appartenait à l'enfant à la leçon de l'existence.

Profitables entretiens qui faisaient du bien à toutes deux.

Sous cette bienfaisante et aristocratique influence, la petite blancheuse se développait chaque jour, s'affinait, s'idéalisait encore.....

Mme d'Aublincourt et sa petite fille ne pouvaient plus vivre l'une sans l'autre, Marjolaine

devenait indispensable à sa grand-mère, entourant sa santé précieuse de mille soins et des attentions charmantes que suggère la tendresse.

On avait été intrigué, dans le voisinage.

On était habitué à voir, toujours seule et triste, la vieille dame; et l'arrivée soudaine au château de cette jolie jeune fille que l'on vit passer chaque jour, donnant pieusement le bras à la comtesse, en sortant en voiture avec elle, avait soulevé bien des commentaires.

Puis les langues se tarent.... Marjolaine et sa grand-mère firent tant de bien qu'avant peu on adora l'enfant autant que l'aïeule, dans le pays.

Et on trouva tout naturel de voir souvent la victoria de la comtesse aller porter des secours aux pauvres ménages des environs.

Car maintenant, on avait de nouveau un équipage au château d'Aublincourt.

Peu après la mort du vieux comte Gratien, il avait fallu, on s'en souvient, mettre en vente le domaine.

Gaston et Jacques l'avaient racheté pour l'offrir à leur mère avec la constitution d'une rente viagère, largement suffisante pour ses goûts rendus modestes et simples par la douleur.

A cette donation royale, Lucienne ajouta de ses propres deniers, lors de son mariage, un ca-

teau magnifique: une victoria et un coupé joliment attelés.

Cela vous décidera à sortir, avait dit gentiment l'épouse de Jacques à sa belle-mère.

Le présent était fait avec une telle bonne grâce que Mme d'Aublincourt avait accepté; — bien qu'il contrariât ses goûts actuels d'effacement, — en remerciant cordialement la jeune femme.

Et puis, cette voiture lui permettait d'aller voir de temps en temps Jacques et Lucienne, ses chers enfants. Eux venaient maintenant moins souvent à Aublincourt.

L'ingénieur continuait brillamment ses travaux: ils venaient de lui ouvrir les portes de l'Institut.

Ayant à peine dépassé la quarantaine, à un âge où tant d'autres marquent seulement leurs débuts, il était arrivé, lui, aux plus hautes situations dans la chimie contemporaine. Ce travailleur obstiné apportait, par l'heureuse contribution de son effort permanent et de ses découvertes successives, un lustre nouveau à cette science si française, que la concurrence étrangère a failli découronner de sa nationalité.

Lucienne, elle, mère de deux charmants enfants, dont l'un était bébé encore, — se consacrait entièrement à leur éducation.

M. et Mme Chavignière ne faisaient donc que d'assez rares apparitions au manoir maternel.

Quant à Gaston, — le grand

frère — il était présentement procureur général d'une cour d'appel du Midi. L'éloignement de sa résidence le séparait forcément de sa famille.

Aussi, fièrement de Mme d'Aublincourt n'était-il rompu que par les visites assez espacées de ses enfants.

Elle y avait pris accoutumance, goûtant un après plaisir à vivre seule, à rêver seule, à souffrir seule aussi, dans ses vastes appartements silencieux, ou parmi les grands arbres du parc, murmurant sous la brise leur berceuse mélancolique.

Mais Marjolaine la avait paru, et l'étrange charme qui lui donnait à son ensemble s'était rompu aussitôt.....

Mme d'Aublincourt reprit donc plaisir à la vie extérieure.

Présentée à M. et Mme Chavignière, la nouvelle Mlle d'Aublincourt avait trouvé en eux des amis, de bons, de sincères amis.

Il lui réservèrent l'accueil le plus cordial.

Et Marjolaine, la petite fée au philtre souverain de séduction, sut se faire adorer tout de suite de son cousin et de sa cousine, — les deux enfants de l'ingénieur.

Enfin, elle avait trouvé une famille, — retrouvée sa famille plûtôt.

Et sa part de bonheur ici bas lui était rendue avec l'affection des siens, de ces parents qui, hier inconnus, l'entouraient, aujourd'hui de la meilleure ten-